Jean BALSAMO, Thomas NICKLAS, Bruno RESTIF (dir.),
*Un prélat français de la Renaissance. Le cardinal de
Lorraine entre Reims et l'Europe*

Genève, Droz (« Travaux d'Humanisme et Renaissance », 546), 2015

Philippe Hamon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/9152>

DOI : 10.4000/rhr.9152

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 566-569

ISBN : 978-2-200-93188-9

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Philippe Hamon, « Jean BALSAMO, Thomas NICKLAS, Bruno RESTIF (dir.), *Un prélat français de la Renaissance. Le cardinal de Lorraine entre Reims et l'Europe* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 3 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 13 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/9152> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.9152>

Ce document a été généré automatiquement le 13 janvier 2021.

Tous droits réservés

Jean BALSAMO, Thomas NICKLAS, Bruno RESTIF (dir.), *Un prélat français de la Renaissance. Le cardinal de Lorraine entre Reims et l'Europe*

Genève, Droz (« Travaux d'Humanisme et Renaissance », 546), 2015

Philippe Hamon

RÉFÉRENCE

Jean BALSAMO, Thomas NICKLAS, Bruno RESTIF (dir.), *Un prélat français de la Renaissance. Le cardinal de Lorraine entre Reims et l'Europe*, Genève, Droz (« Travaux d'Humanisme et Renaissance », 546), 2015, 466 p., 24,5 cm, 49,50 €, ISBN 978-2-600-01889-0.

- 1 Charles de Guise, cardinal de Lorraine (1525-1574) est une figure importante du XVI^e siècle religieux, mais controversée, marquée même par une légende noire. Un colloque international tenu à Reims en novembre 2013 a voulu réexaminer son devenir et son rôle, en tenant compte des renouvellements de la recherche des dernières décennies. Ses organisateurs en ont tiré un véritable livre. Les contributions à cette « biographie fragmentée » sont en effet solidement encadrées. L'ouvrage comprend une introduction bien problématisée et qui fait un point historiographique précieux, complétée par un texte de Claude Langlois sur le contexte rémois de promotion, dans les années 1840, de cette figure de grand prélat et de grand ministre. Le livre s'achève par une conclusion de Jean-Marie Le Gall qui, au-delà de son rôle de synthèse, ouvre de véritables perspectives intellectuelles. On appréciera également l'organisation thématique des chapitres et la présence d'outils utiles (bibliographie générale, *Index nominum*), sans parler d'une iconographie, y compris en couleur, assez riche.
- 2 Le titre du livre souligne légitimement l'importance des jeux d'échelles, pour cerner les horizons de ce membre d'une famille cadette de la dynastie lorraine, famille qui

connaît au XVI^e siècle un essor prodigieux. C'est d'abord à l'échelle européenne qu'il faut considérer l'action du cardinal, qu'il agisse au service du roi, du pape ou de l'Église ou qu'il intervienne au nom des intérêts familiaux, de l'Italie aux Pays-Bas. Dans le cas de l'Écosse, dont sa sœur est régente, les différents niveaux se combinent, mais cette fusion n'empêche pas l'échec (Éric Durot). Dans l'Empire, à partir de 1559, la monarchie française en vient parfois à craindre que le cardinal mène une action diplomatique propre pour préserver ses intérêts lorrains, avec des évêchés dont il n'est plus titulaire mais sur lesquels il exerce une réelle influence (Stefano Simiz, Thomas Nicklas). Dans le royaume, ce qui frappe est la rupture en matière de cumul de diocèses, par rapport à son oncle le cardinal Jean (Joseph Bergin). Au cœur de la Champagne, qui est comme une « place forte » des Guises, le cardinal Charles concentre son action sur son archidiocèse de Reims, où il approfondit à partir de 1548 son œuvre de réforme religieuse : fondation d'une université (1548), d'un séminaire (1567) ; embellissement de sa cathédrale sous forte influence italienne, inspirée de modèles paléochrétiens (Isabelle Balsamo). Ce patron se donne les moyens de rassembler la ville derrière lui.

- 3 Ses choix politiques et religieux, pour qualifier son action selon des catégories qui ne sont pas forcément les siennes, expriment ainsi la richesse des identités d'un prélat de la Renaissance. En matière de service monarchique, il accomplit sur le long terme des missions diplomatiques, sur un modèle hérité : celui du prélat d'État défini par Cédric Michon, en faisant montre de capacités de séduction pas toujours couronnée de succès (Bruno Restif). Sous François II, il occupe une position de quasi premier ministre, sur un mode qui annonce les grands cardinaux du XVII^e siècle. Son activité curiale est également soutenue et il possède en Île-de-France des résidences servant de pôle d'attraction pour le roi et la cour, dont le château de Meudon, disparu. Sa carrière au sommet est marquée, à partir de 1562, par une disgrâce, dont témoigne le déclin des dédicaces et des dons d'ouvrages (Jean Balsamo).
- 4 Sur le terrain confessionnel, le cardinal de Lorraine est à la recherche d'un accord, voire d'un consensus, pour rétablir l'unité religieuse du royaume, mais selon des méthodes variables, avec des inflexions parfois déroutantes. Max Engammare remet en cause l'opinion actuelle qui voit son action dans les années 1561-1562 marquée par une véritable recherche de concorde avec les protestants. Pour lui, la promotion d'éléments issus du luthéranisme ne serait qu'un moyen tactique pour diviser le camp protestant et faciliter ainsi un retour à l'orthodoxie catholique en France. Ce faisant, il serait en décalage avec certains de ses proches, comme Claude d'Espence, qui sont à la recherche d'un vrai compromis (Peter Walter). Dans cette logique, le découplage temporaire entre obéissance civile et religieuse proposé pour l'Écosse en 1559 ou l'édit de Romorantin de mai 1560, apparaissent avant tout comme des choix tactiques.
- 5 Chez le cardinal, « la politique prime toujours » (Alain Tallon) et il cherche en permanence, d'une façon qui surprend parfois ses interlocuteurs, voire les historiens, le moyen de rester au cœur de la négociation politique et religieuse à l'échelle européenne, seule à même à ses yeux de rendre une réforme de l'Église envisageable. Il ne parvient pas toujours à se placer au centre du jeu, ainsi au concile de Trente où lui échappe le rôle de médiateur qu'il souhaitait (A. Tallon). Prélat moteur de l'Église gallicane, il se résout donc à entrer dans une logique tridentine et si, après 1563, un espoir de concorde subsiste chez lui, il est porté plutôt par le recours à la force qu'à la conciliation. Cette dimension vient compléter, après la politique menée sous François II, la figure de repoussoir que les huguenots construisent pour lui à partir de

1559 ; ceux-ci s'efforcent de la diffuser dans toute l'Europe (Hugues Daussy). Homme d'une grande culture, Charles est toujours à la recherche de moyen de nourrir ses prises de position gallicanes et/ou catholiques. Il bénéficie même pour cela d'un apport de faux textes patristiques grecs (Antoine Pietrobelli).

- 6 Mais pour ce grand seigneur, membre d'une véritable aristocratie européenne, la détention de prestigieux bénéfices religieux relève aussi d'une responsabilité familiale. Il est ici déjà un héritier, et plus largement un maillon prestigieux dans une chaîne de détention d'évêchés et d'abbayes « guisards » (Alain Cuillière). Ils sont une source sans égale de richesse. Gérer la fortune du cardinal nécessite un important personnel (Mark Greengrass). Cette fortune constitue aussi un outil de patronage, comme celui qui s'étend aux religieux et aux couvents mendiants (Madeleine Molin). Sur le plan social, il semble bien que les réseaux Guise, en Champagne du moins, privilégient la noblesse au détriment des élites urbaines (Mark Konnert). Tout un environnement intellectuel et artistique est mis au service d'une exaltation qui associe souvent le cardinal à sa famille. Mais c'est bien en tant que personne qu'il joue ici un rôle de premier plan, car si son statut a ses obligations, il assume, au moins sous Henri II, le rôle personnel, délaissé par le roi, de protecteur des lettres en France. Il est à ce titre garant de la *translatio studii*. Il manifeste un véritable intérêt pour la culture, dont témoigne sa bibliophilie (Isabelle de Conihout, A. Pietrobelli), mais non sans malentendus parfois comme le montre l'analyse de Jean Balsamo sur la vaine quête par Ronsard d'un patronage de la part du cardinal.
- 7 On peut donc voir, grâce à cet ouvrage, se dégager une vision globale des rôles d'un prélat de la Renaissance, à travers la diversité des espaces embrassés, articulée à celle des domaines d'intervention. Ce modèle se dessine aussi, dans sa cohérence et ses variantes, grâce aux parallèles dressés avec d'autres cardinaux : Jean du Bellay (Loris Petris) ou Antoine Perrenot de Granvelle (Julie Versele, François Pernot). La (con)fusion des intérêts est bien résumée par B. Restif (p. 46) : « Le cardinal de Lorraine ne distingue pas réussite familiale et personnelle, service du roi, mécénat princier, réforme de l'Église et réforme de son Église, celle de Reims ». Pour autant, l'ouvrage montre combien il est souvent difficile de tout concilier... D'ailleurs, le modèle du cardinal de la Renaissance présente de vrais signes de crise qu'illustre la vie même du cardinal Charles (J.-M. Le Gall).
- 8 Le livre remplit donc son objectif, même si certaines interventions peinent un peu à rester centrées sur le cardinal. On regrettera la place trop faible de certains aspects de son parcours : son engagement diplomatique et son art de négocier, son activité « gouvernementale », et en particulier ses aspects financiers, en lien aussi avec son rôle de figure de proue du clergé gallican et sans oublier la question de l'investissement éventuel d'une partie de ses fonds dans les caisses monarchiques et au service du Prince. Il est vrai que des éléments précieux peuvent être fournis dans des ouvrages récents, tels ceux de Bertrand Haan sur la paix du Cateau-Cambrésis (2010), d'Éric Durot sur François de Guise (2012) ou de Marjorie Meiss-Even sur le paraître des Guises (2013), sans remonter au colloque de 1997 sur le *Mécénat et l'influence des Guise*. Il est vrai aussi que la recherche n'a pas dit son dernier mot : l'exemple des fonds russes (Vladimir Chichkine) montre qu'il reste des sources à (ré)interroger. Mais cela ne pourra se faire qu'en s'appuyant sur le bel effort collectif dont témoigne ce livre.

AUTEURS

PHILIPPE HAMON

Université Rennes 2, Équipe d'Accueil Tempora.